“Cleriadus et Meliadice” entre manuscrits et imprimés: ‘miroir du prince’ ou roman d’amour?

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/4533>

DOI : 10.4000/studifrancesi.4533

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2012

Pagination : 21-32

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « “Cleriadus et Meliadice” entre manuscrits et imprimés: ‘miroir du prince’ ou roman d’amour? », *Studi Francesi* [En ligne], 166 (I | LVI) | 2012, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 19 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4533> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.4533>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Cleriadus et Meliadice” entre manuscrits et imprimés: ‘miroir du prince’ ou roman d’amour?

Dans un bel article de 1974, Roger Dubuis s’interrogeait sur l’«indifférence du genre narratif aux problèmes politiques du xv^e siècle»: une fine analyse de quelques romans (*Comte d’Artois*, *Jehan de Saintré*, *Jehan de Paris*) et de deux des CNN caractérisées par des allusions précises à la réalité contemporaine, lui permettait de nuancer son titre pour conclure que «le genre narratif, au xv^e siècle, s’il n’est jamais un prétexte à engager la lutte sur le terrain politique, n’est pas cependant fermé aux problèmes de son temps»; quitte à ajouter que, si les auteurs de ce temps-là n’ont manqué ni de lucidité ni de talent, la perte d’«espérance en l’avenir» les a amenés au «renoncement à l’action»¹. Une deuxième contribution du même savant, publiée en 1978, concernant cette fois le personnage du roi dans les romans du xv^e et donc plus proche de notre sujet, concluait qu’un tel personnage cesse à cette époque d’être «narrativement» intéressant².

Si Roger Dubuis avait pu lire *Cleriadus et Meliadice*, dont l’édition a paru en 1984 seulement³, il est fort à parier qu’il l’aurait intégré à son corpus, et que cette inclusion aurait remarquablement infléchi ses conclusions. En effet, la figure du roi et l’exercice du pouvoir constituent non seulement le point de départ de ce roman, mais son seul et véritable fil rouge.

On me permettra quelques informations préalables et un rapide résumé, pour une œuvre qui – redécouverte au cours des années plus récentes⁴ – n’est cependant

(1) R. DUBUIS, *L’indifférence du genre narratif aux problèmes politiques du xv^e siècle*, dans *Culture et politique en France à l’époque de l’Humanisme et de la Renaissance*, Torino, Accademia delle Scienze, 1974, pp. 213-227, citations à la p. 227.

(2) R. DUBUIS, *Le personnage du roi dans la littérature narrative du xv^e siècle*, dans *Culture et pouvoir au temps de l’Humanisme et de la Renaissance*, Genève-Paris, Slatkine-Champion, 1978, pp. 16-36. Cet article est fondé sur les trois romans cités, à l’exclusion donc des *Cent Nouvelles Nouvelles*.

(3) *Cleriadus et Meliadice*, *Roman en prose du xv^e siècle*, Édition critique par G. ZINK, Paris-Genève, Droz (TLF 328). Toutes mes citations seront tirées de cette édition (n. du chapitre en chiffres romains, suivi du n. des lignes en chiffres arabes).

(4) La bibliographie critique se partage en deux volets: les études littéraires et celles des musicologues, notre roman contenant des informations précieuses (texte et iconographie, notamment dans les mss. de Londres et de Turin et dans l’incunable de Vérard) pour l’histoire de la musique vocale et instrumentale. On verra donc, pour les aspects littéraires (en ordre chronologique): G. ZINK, *Cleriadus et Meliadice*, *histoire d’une élévation sociale*, dans *Mélanges de langue et de littérature médiévales of-*

ferts à Alice Ponce, Paris, Les Belles Lettres, 1984, pp. 497-504; C. GALDERISI, *Cleriadus et Meliadice: une chronique de motifs littéraires du Moyen Âge*, dans «Vives Lettres», 7-8, 1999, pp. 85-97; M. SZKILNIK *A Pacifist Utopia*, *Cleriadus et Meliadice*, dans *Inscribing the Hundred Years’ War in French and English Cultures*, Albany, State University of New York Press, 2000, pp. 221-235; C. ROLLIER-PAULIAN, *L’errance du couple noble: évolution d’un outil didactique dans le roman du xiv^e au xv^e siècle (l’exemple de Cleriadus et Meliadice)*, dans *Du roman courtois au roman baroque*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, pp. 267-277; D. BOHLER, *Péninsule ibérique et îles de Bretagne: la géopolitique de l’imaginaire romanesque au xv^e siècle*, dans *Du roman courtois au roman baroque* cité, pp. 279-293; C. GAULLIER-BOUGASSAS, *La croisade dans le roman chevaleresque*, dans *Du roman courtois au roman baroque* cité, pp. 295-307; L. AMOR, *Diálogos textuales: una comparación entre Cleriadus et Meliadice y Ponthus et Sidoine*, dans «Fifteenth-Century Studies», 33, 2008, pp. 55-73; *El Roman de Cleriadus et Meliadice: la transformación de un paradigma heroico y su vinculación con el poder*, dans *Derecho y justicia: el poder en la Europa medieval. Droit et justice: le pouvoir dans l’Europe médiévale*, Buenos

pas des plus connues par les médiévistes. Composé par un auteur anonyme sans doute vers 1440⁵, ce roman offre l'histoire d'un couple exemplaire: Cleriadus, fils du comte des Astures, s'éprend de Meliadice, fille du roi d'Angleterre; après de nombreuses aventures (duels, joutes, pas d'armes, combats divers, jusqu'à l'inévitable croisade contre les Sarrasins, située cette fois à Chypre), et une séparation dramatique des amants qui ne dure pas longtemps et dont l'issue positive n'est au fond jamais mise en doute, le mariage est célébré, et Cleriadus devient roi d'Angleterre; cependant, cet évènement heureux n'achève pas l'histoire, qui se poursuit pour un bon sixième encore, avec une attention marquée pour les aspects liés à la mise en place du pouvoir par le protagoniste et ses deux cousins (voyages, abdication de vieux rois sans héritier légitime, couronnements, mariages princiers et autres).

Le romancier joue habilement sur des motifs tirés de traditions diverses – arthurienne et épique notamment – pour enrichir et amplifier un récit dont l'interprétation est linéaire et optimiste; non seulement carrière chevaleresque, souveraineté, amour et mariage s'y concilient sans problème, mais les méchants sont tous récupérés dans un monde harmonieux⁶, avec une seule remarquable exception, donnée pour telle dès le début: le demi-frère du roi, Thomas de l'Angarde, jouant le rôle indispensable de l'antagoniste.

Gaston Zink avait déjà souligné l'importance des motifs liés au pouvoir, importance que confirme un manuscrit illustré du roman (Turin, Biblioteca Nazionale Universitaria, L.II.2): ce ms., marginal du point de vue philologique⁷, contient une iconographie somptueuse (quelque 90 miniatures conservées)⁸, dont les sujets se partagent les trois motifs fondamentaux du roman: armes, amours, pouvoir⁹. Nous allons

Aires, CONICET/CNRS, 2008, pp. 215-245; R. BROWN-GRANT, *French Romance of the Later Middle Ages. Gender, Morality, and Desire*, Oxford University Press, 2008, en particulier pp. 31-36. Pour l'histoire de la musique: C. PAGE, *The performance of song in late medieval France. A new source*, dans «Early Music», 10, 1982, pp. 441-450; H. MAYER BROWN, *Songs after Supper: How the Aristocracy Entertained Themselves in the Fifteenth Century*, dans *Musica Privata: Die Rolle der Musik im Privaten Leben. Festschrift zum 65. Geburtstag von Walter Salmen*, Innsbruck, Edition Helbling, 1991, pp. 37-52; H. MAYER BROWN, *Cleriadus et Meliadice. A Fifteenth-Century Manual for Courtly Behavior*, dans *Iconography at the Crossroads*, Princeton, Dept. of Art and Archaeology, Princeton University, 1993, pp. 215-228. Je tiens à signaler aussi la seule étude, à ma connaissance, ayant pris en compte un aspect linguistique de première importance dans le roman: F. M. BANGO DE LA CAMPA, *El conector 'or' en Cleriadus et Meliadice*, dans *Corona Spicae. In memoriam Cristóbal Rodríguez Alonso*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1999, pp. 365-382. Pour ma part, j'ai consacré quatre contributions à notre roman: *Un manuscrit inconnu de Cleriadus et Meliadice: Leipzig, Universitätsbibliothek Rep. II.109*, dans *L'écrit et le manuscrit à la fin du Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2006, pp. 67-85; *Titres, enluminures, lettrines: l'organisation du texte dans quelques témoins de Cleriadus et Meliadice*, dans *Tra Italia e Francia. Entre France et Italie. In honorem Elina Suomela Härmä*, Helsinki, Société Neophilologique, 2006, pp. 99-118; *C'est d'armes et d'amours... et d'enjeux politiques. Le manuscrit T de Cleriadus et Meliadice*, dans *Le romanesque aux XIV^e et XV^e siècles*,

Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, pp. 187-211; *Cleriadus et Meliadice: l'édition princeps d'Antoine Vêlard (1495)*, dans «Le moyen français», 69, 2011, pp. 35-58.

(5) Éd. Zink, pp. xxxii-xxxv: la datation s'appuie sur des preuves externes (présence de manuscrits dans les librairies de l'époque), des éléments de bibliographie matérielle (filigranes, écritures) et des indices textuels (vocabulaire de la mode, aspect des plus soignés par l'auteur, climat d'entente franco-anglaise). Remarquons toutefois que l'identification du ms. P1 avec le volume appartenant à Marie de Clèves, identification qui aurait permis de reculer encore la composition du roman, a été contestée par Pierre Cockshaw dans son compte rendu de l'édition Zink («Scriptorium», XL, 1, 1986, pp. 17*-18*).

(6) Cf. SZKILNIK, *A Pacifist Utopia*, cit., pp. 227-228.

(7) Isolé dans la tradition, il contamine les versions des deux familles reconnues: cf. l'édition Zink, pp. xxii-xxiii et le stemma p. xxv.

(8) Le ms. a subi les conséquences de l'incendie de 1904 de la Bibliothèque de Turin; on peut intégrer la description sommaire donnée par G. Zink (cf. note précédente) par les informations que j'ai réunies dans l'article *C'est d'armes et d'amours...*, cit., pp. 187-188, et note 3.

(9) Il s'agit bien entendu d'un classement empirique, pas toujours facile à établir: par exemple, dans quel groupe faut-il situer une enluminure consacrée à un mariage princier, toujours à mi-chemin entre l'étalage du pouvoir et la consécration de l'amour? C'est cette tripartition que j'ai examinée dans *C'est d'armes et d'amours...*, cit.

voir ici comment l'auteur développe sa réflexion sur le pouvoir royal, et surtout comment celle-ci évolue dans la tradition successive, particulièrement dans le passage des manuscrits aux imprimés vers la fin du xv^e siècle¹⁰.

Des rois trop âgés

«Après le temps du roy Artus et des compaignons de la Table Ronde, il fut en Angleterre... ung roy que on appelloit Phelipons» (I, 1-5): ce cachet arthurien offert d'entrée de jeu n'est de fait qu'une habile réclame¹¹, un cadre littéraire bien plus que chronologique, un clin d'œil lancé à un public lettré, qui a pu cependant fourvoyer plus d'un critique¹². Et en effet, après cette première allusion, il ne sera plus question ni du roi Arthur ni d'aucun de ses chevaliers, bien que plusieurs motifs et épisodes, et même l'onomastique du roman renvoient ci et là à la matière de Bretagne¹³.

Ce qui intéresse bien davantage l'auteur de *Cleriadus*, et qui constitue le véritable noyau de tout le récit, c'est la question de l'exercice du pouvoir, pour lequel l'âge avancé constitue une entrave. La phrase qui suit immédiatement la référence au roi Arthur présente en effet Philippon comme «preudons et loyaulx» (I, 5-6) certes, mais comme un roi qui «avoit esté tresvaillant de son corps» (I, 6), où le plus-que-parfait ne laisse pas de doute sur son état actuel. Et en effet, son «moult grant aage» (I, 12) lui interdit d'«aller par son royaume revisiter ne savoir de l'estat du païs comme il avoit acoustumé en ces jeunes jours» (I, 30-33).

Cette nécessité de parcourir le royaume afin d'en connaître la situation s'impose immédiatement au comte d'Esture: à peine nommé «lieutenant» du roi (I, 33), devenu donc responsable du «gouvernement du royaume d'Angleterre» (III, 329), son premier souci est de «chevauch[er] parmy le païs et revisit[er] les villes et citez» (III, 332-333). Encore, ce sont ses déplacements qui expliquent son absence pendant le pas d'armes organisé par le Chevalier Vert – son propre fils Cleriadus: il «avoit esté moult longuement dehors pour les besongnes et affaires du royaume» (XIX, 722-725). Devenu roi d'Irlande, Cleriadus se fera un devoir de s'y faire connaître par de nombreux voyages: il «chevauchoit tous les jours parmy le païs et royaume, en prenant et recevant les obeissances de tous les seigneurs et vassaulx...» (XLIII, 132-135).

D'autre part, un roi trop âgé n'est plus à même de se battre, et lorsqu'un adversaire se présente à la cour (en l'occurrence, un Chevalier Lombard venu contester à Philippon l'appropriation du «port et passage de Clere Fontaine», IV, 105-106), il ne

(10) La tradition de *Cleriadus* est particulièrement riche, preuve d'un succès durable: 10 mss. et 5 éditions imprimées (la dernière en date, Lyon, Olivier Arnoullet, est de 1529). Par ailleurs, mon analyse ne fera que développer une constatation de G. Zink au sujet de l'édition d'Antoine Vérard: voir plus loin.

(11) ZINK, *Cleriadus et Meliadice, histoire d'une élévation sociale*, cit., p. 501.

(12) ZINK, *Cleriadus et Meliadice, histoire d'une élévation sociale*, cit., pp. 498-499, cite J. C. DUNLOP (*History of Prose Fiction*, Londres, 1888) et G. DOUTREPONT (*La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, 1909), qui attribuent une étiquette «arthurienne» au roman. La «Bibliothèque Universelle des Romans», la première selon Zink à s'y laisser prendre, publia l'extrait du roman en 1777 (I, i, pp. 26-68), en le classant parmi

les «romans de chevalerie»; cette «miniature» est sans doute fondée sur l'édition Arnoullet, dont le Marquis de Paulmy possédait l'exemplaire qui se trouve toujours à la Bibliothèque de l'Arsenal (Rés. 4-BL-4280).

(13) ZINK, *Cleriadus et Meliadice, histoire d'une élévation sociale*, cit., parle d'«une certaine coloration arthurienne» (p. 499) et donne des exemples de décors ou de situations typiques de cette tradition: forêt (en l'occurrence, la «Forest des Aventures»), passages interdits, lion monstrueux, épreuve de la flèche etc. Des noms arthuriens sont attribués à des personnages secondaires: Artus de la Roche, Karados du Laris, Tristan de Beaufort. On relève aussi quelques toponymes à résonance arthurienne: la Joyeuse Maison, Ville Joyeuse, Nehonberlande, Bracelaine...

pourra que chercher le secours de ses barons: «Beaulx seigneurs, ... l'un d'entre vous ceste bataille vueille faire pour moy... Et, se je estoie en jeune aage..., je emploiroye mon corps en ceste bataille sans en prier autre» (IV, 137-150). Qui plus est, lorsque ceux-ci se dérobent, il sera contraint d'accepter l'aide d'un jeune étranger, Cleriadus bien entendu, prêt à saisir cette occasion pour briller aux yeux de la jeune princesse.

Faible certainement, un roi âgé peut néanmoins faire preuve de sagesse: il accepte alors de céder la place à plus jeune que lui, abdique et se retire, le moment venu, dans une abbaye. C'est le sort d'au moins trois autres souverains, qui n'entrent en scène dans *Cleriadus* que le temps nécessaire pour offrir leur «couronne et baston de justice» (XXX, 229-230) à un successeur, un neveu en l'occurrence, jeune et à même d'assumer dignement la tâche. C'est à Londres, où la cour est réunie, que se présentent en effet «troy evesques et troys grans barons» (XXX, 160-161) chargés d'une ambassade importante: remettre à Cleriadus et à ses deux cousins la couronne de trois pays; le roi d'Irlande, «foible et moult ancien» (XXX, 220), impotent même¹⁴, cède le trône au protagoniste, fils de sa sœur (XXX, 218-240), alors que les deux rois de Grenade et de Castille, l'un et l'autre tout aussi «anciens» (XLI, 74 et XLII, 22), abdiquent en faveur de leurs neveux, Palixés et Amador. L'importance narrative de ce triple couronnement, célébré juste avant la «grant messe» (XXX, 274), est soulignée dans le manuscrit de Turin par un long titre rubriqué et par une magnifique enluminure (f. 83r, photo en annexe)¹⁵.

Le jeu de symétries poursuivi par le narrateur, qui sait néanmoins faire preuve d'une certaine *variatio*, est évident dans les trois chapitres consacrés à la prise du pouvoir par Cleriadus et ses cousins. Le protagoniste accompagne d'abord Amador et son épouse Donaïf au pays de Grenade (chapitre XLI), ils visitent deux villes (Baragonde et la capitale Durantville), rencontrent «les troys estas du païs» (57), reçoivent «foy et hommaige» (80) de la part de tous leurs sujets; le vieux roi se fait «Chartreux» (76), alors que les deux jeunes souverains sont destinés à une «bonne vie et longue» (96). C'est ensuite le tour de Palixés et de Cadore: Cleriadus les conduit au royaume de Castille (chapitre XLII), où ils se rendent dans deux villes, Gaudelisse et Valence; Palixés reçoit «les foyes et hommaiges» de «tous les seigneurs du païs» (46-47)¹⁶, et le vieux roi peut se rendre «Cellestin» (50); une «bonne vie et joyeuse» (78) se prépare pour le nouveau couple royal. Le sort qui attend les deux protagonistes en Irlande est à peine différent; après avoir visité Gargallie (XLIII, 11) et Morainville (39), Cle-

(14) On l'apprendra lorsque Cleriadus se rendra lui-même en Irlande: «Les chevaliers du roy ancien vindrent au devant ... et le roy Cleriadus treuve à la porte le bon roy ancien qui c'estoit fait apporter par quatre chevaliers dedens une chaise reale où il estoit assis et attendoit Cleriadus à la porte. Et, se il eust peu aler plus avant, il y fust voluntiers alé, mais il estoit si viel qu'il ne pouoit plus aler d'une jambe et encores furent bien hesbaiz ses gens comment il peut prandre la paine de venir jusques là où il estoit venu, comme ses chevaliers le dirent depuis au roy Cleriadus» (XLIII, 59-72). Aurait-on là une réminiscence du Roi Mehaigné du *Conte du Graal*?

(15) Le ms. T est le seul à être pourvu de titres; en particulier, le ch. XXX, qui n'est certes pas des plus longs du roman, est interrompu trois fois (quatre titres et autant d'enluminures). Voici la rubrique concernant le couronnement: «Coment aucuns evesques et barons ambaxadeurs vindrent a Londres, et coment ilz apportèrent a messire Cle-

riadus la coronne du roy d'Irlande et fut coronné roy dudit royaume a la requeste du roy d'Irlande, Amador du royaume de Grenade et Palixés aussi fut coronné roy de Castelle, et furent tous .III. coronnez a Londres roys desdiz roiaumes en la grant eglise» (f. 83r).

(16) L'auteur n'hésite pas à introduire à ce propos une remarque qui révèle son attention pour les aspects liés au droit: «l'ancien roy fist Palixés heritier de son royaume et de tout son païs; nonobstant que i l'avoit desja fait faire *par main de procureur*, si le vouloit il faire soy mesmes, devant tous, et lors lui fist faire par tous les seigneurs du païs les foyes et hommaiges, ainsi que il appartenoit à faire» (42-48, c'est moi qui souligne). Il me paraît significatif qu'un manuscrit (P3) supprime le passage que j'ai mis en italiques; la lacune dans le ms. de Leipzig (de *par main à fist faire*) pourrait être due en revanche à un saut du même au même.

riadus organise le gouvernement: il y laisse des «officiers» (136) et choisit un «lieutenant» (160), ce qui lui permet de quitter le royaume après six mois de séjour.

Bien entendu, l’abdication de Philippon prend beaucoup plus de relief dans le récit: le vieux roi offre en même temps sa fille et sa couronne à celui qui, avec son père, a su tenir «[le] royaume uny et en paix» (XXXII, 118)¹⁷; mais la conclusion sera la même: le vieux roi et son épouse se rendront «en une abbaye realle» fondée par «aucuns des roys d’Angleterre [qui] y avoient fait ung bel autel et grant merveilleusement...» (XLIV, 24-32), ce qui leur donne droit à occuper un «hostel... dedens l’église mesmes, en une part» (39-40).

Portrait du souverain idéal

Quelques-uns des traits marquants de ce portrait ont déjà émergé: jeune, attentif à la situation réelle de son pays, le roi idéal vise à le maintenir «uny et en paix» (XXXII, 118). Mais l’auteur de *Cleriadus* ne s’arrête pas là: il en trace au moins deux portraits et offre un exemple.

Chargé par Philippon d’assumer le «gouvernement du royaume d’Angleterre» (III, 329), le comte d’Esture est avant tout un chevalier, attentif aux besoins des plus faibles, à la justice et au bien public; son portrait n’occupe pas moins de 15 lignes dans un des premiers chapitres, sorte de mise en exergue du sujet principal du roman:

Et fait droit, raison et justice à chascun et garde le droit au pouvre comme au riche. Si damme ou damoiselle a affaire de gaige, que aucun lui vueille oster sa terre, le conte lui baille ung chevalier pour ce faire et, se il ne treuve chevalier qui le face, lui mesmes le fait. Se pouvre chevalier a perdu le sien par fortune de guerre ou autrement, le conte le remet en estat et lui donne du sien largement et à souffisance. Et à tous se fait tant craindre, doubter et amer par bonne maniere que tous ceulx du royaume si l’ayment, honnorent et prisent, comme ce c’estoit leur roy, et beneissent tous l’eure que le roy si l’a fait gouverneur et administrateur de la terre (III, 333-348).

Plus important encore, les mêmes expressions reviendront sous la plume de notre auteur en conclusion du récit, pour tracer le portrait final de Cleriadus. Tel père tel fils? ou plutôt désir de confirmer un idéal et d’offrir par là une sorte de «miroir de prince»¹⁸? Que l’on compare:

... et [Cleriadus] se fait aymer de tous en gardent ses deux royaumes paisiblement et va souvent de l’un en l’autre. Il fait droit au pouvre comme au riche et, se ung chevalier est requis de gaige de bataille ne il n’a cheval ne harnas de quoy il se puisse aider, le roy Cleriadus lui en fait bailler et, se il est exoinié de son corps que il ne puisse combatre, le roy Cleriadus lui fait bailler ung chevalier ad ce faire (XLV, 4-12)¹⁹.

Mais le roman présente aussi un modèle en la personne du roi de France, dont l’identité n’est pas précisée, célébré avec toute sa cour dans le chapitre de loin le plus

(17) La cérémonie occupe les lignes 195-232 de ce même chapitre. Le ms. de Turin est lacuneux à cet endroit, mais dans celui de Londres le ch. XXXII s’ouvre justement par une enluminure consacrée au couronnement (f. 147r).

(18) C’est aussi l’opinion de M. SZKILNIK, *A Pacifist Utopia*, cit., pp. 229-230.

(19) Les manuscrits de la famille *y* présentent un texte plus développé: «Il fait droit ou pouvre

comme au riche et tient bonne justice: se dame ou demoiselle, gentil femme ou aultre, ont perdu le leur par fortune ou autrement, ilz viennent devers lui et il leur donne de grans et riches dons et les remet en leur estat; se chevalier...»; et encore: «... ad ce faire; et se il n’en a point qui soit en estat de ce faire, Cleriadus le fait lui mesmes en guise d’autre chevalier» (éd. Zink, p. 711, apparat en bas de page; j’ajoute la ponctuation).

long de tout le récit. Après leurs retrouvailles, sur le chemin qui les mène des Asturies en Angleterre, Cleriadus et Meliadice sont fastueusement accueillis à Paris pendant un mois: banquets somptueux, vœux du paon, joutes, danses, échanges de dons, tout est mis en œuvre pour montrer l'éclat d'une cour où «c'estoit belle chose que de estre» (XXVIII, 2159), à un moment où la paix règne et le roi gouverne «en toute justice» (2192)²⁰. Et c'est avec raison que les critiques ont souligné comment ce long épisode à la cour de France, épisode interminable aux yeux du lecteur moderne, loin de représenter un intermède superflu, est essentiel pour un romancier qui développe ici son idéal politique, sans doute en contraste dramatique avec la situation réelle des dernières années de la Guerre de Cent Ans²¹.

À l'opposé, le demi-frère²² du roi d'Angleterre, Thomas de l'Angarde, présente tous les défauts du mauvais gouverneur. Son portrait moral est déjà brossé en ouverture du roman, pour justifier chez Philippon le désir de chercher ailleurs un remplaçant:

Or avoit le roy ung frere, beau chevalier et jeune, de l'aage de trante ans ou environ, mais pour nulle riens ne lui eust baillé le roy le gouvernement de son royaume, car cellui seigneur estoit plain de deshonestes taches comme estre fel et orgueilleux, plain de ire, cruel en toutes choses et irraisonnable... (I, 34-40)²³.

Le duc de l'Angarde incarne en effet la félonie: ayant dissimulé ses sentiments devant la décision du roi de confier le royaume à un étranger (III, 273-276), il n'hésitera pas à profiter de l'absence de Cleriadus, parti en croisade, pour l'accuser, lui et Meliadice elle-même, d'avoir comploté la mort de Philippon. Son existence est certes essentielle sur le plan narratif, puisqu'elle est à l'origine de la séparation provisoire des amants, épisode attendu et fréquent dans les romans d'aventures²⁴; néanmoins, pour que sa trahison soit mise à effet, le roi son frère doit faire preuve d'une crédulité à la limite de la vraisemblance²⁵, que l'auteur commente ainsi:

Or le roy avoit ceste condicion de croire assez de legier, qui est ung grant dangier et peril à ung roy ou à ung prince d'avoir ceste condicion, et se doit on bien informer des choses avant que on face jugement hatif, car moult grans inconveniens si en peuvent venir (XXII, 47-53).

Une fois le duc parvenu au pouvoir, les conséquences pour le royaume ne pourront qu'être funestes; il remplace les anciens «officiers», mande au comte d'Esture de ne pas revenir en Angleterre, en somme:

(20) «... en ce temps là on pouoit aller, de jour et de nuyt, ... sans nul dangier et mesmement les bonnes villes ne se fermoient point si bien estoit le royaume uny et en paix, car le roy faisoit bien gouverner son royaume et en toute justice tant que il estoit craint et aymé sur tous autres» (XXVIII, 2186-2193). Ce thème récurrent de la paix, ainsi que l'affirmation réitérée de l'amitié entre l'Angleterre et la France, concourent selon G. Zink à dater la rédaction du roman au cours des années '40 du ^{xv} siècle: cf. l'édition, pp. XXXIV-XXXV. Cet argument est repris par SZKILNIK, *A Pacifist Utopia*, cit., pp. 222-223.

(21) Cf. surtout SZKILNIK, *A Pacifist Utopia*, cit., p. 232.

(22) Cette parenté indirecte n'est révélée que très tard par le roi lui-même, ayant appris la trahison de Thomas et confessant sa propre crédulité: «je savoye et congnoissoye bien ses taches et aussi qu'il n'estoit que mon demy frere, pourquoy mains le

devoye croire et amer» (XXVI, 421-424).

(23) Portrait confirmé un peu plus loin, après les fêtes réservées au Chevalier Vert en conclusion de son pas d'armes: «Et lui [Thomas], qui ne avoit nul bien en soy ne ne estoit pas condicionné comme frere de roy, il lui print une telle perverse envie sur Meliadice... et aussi à Cleriadus, que, par sa traison qui estoit mauvaïse, il leur pourchassa chose de quoy ilz eurent du mal assez» (XX, 465-471).

(24) Il a fait l'objet de l'article de C. Rollier-Paulian cité plus haut (note 4), qui compare l'errance du couple dans *Cleriadus* et dans le *Roman du comte d'Anjou*.

(25) Cf. Zink, édition, p. LX. Comme ailleurs, l'auteur reprend ces considérations, dans une réplique de Cleriadus d'abord, adressée au comte son père: «le roy... le creut ung pou trop ligerement» (XXVII, 426-428); puis dans la confession de Philippon: «[j'] ay creu si hastivement la parolle du faulx et desloyal mauvaïse...» (XXXII, 43-44).

Messire Thomas gouverna le royaume si doloireusement que à perdicion et à gast le mist tout et la plus grant partie des gens laissoient tout et s'en aloient pour le mauvais gouvernement qui y estoit (XXIII, 118-122)²⁶.

Du rôle du Conseil

Cleriadus n'est certes pas le seul roman du xv^e siècle où le Conseil du roi joue un rôle capital et régulièrement mis en relief²⁷; notre auteur, toujours attentif aux aspects liés au droit et aux attributs de chaque organisme²⁸, ne manque jamais d'en souligner la fonction. Il en est ainsi lorsque le roi Philippon exige l'avis de ses conseillers sur le comte d'Esture:

«Beaulx seigneurs ..., vous savez que vous estes tous mes vassaulx et subgiets si me devez foy et layaulté et, pour ce, je me vueil conseiller à vous tous. ... Sy ay advisé ung chevalier proudomme, saige et puissant pour estre mon lieutenant ... Mais je n'en establiray nul tant que j'aye voz bons conseilz et advis ... Si vous somme, sur la foy que vous me devez, que vous m'en dictes voz volentez sans couverture, car chose cellée en cueur n'est point prouffitable» (III, 244-264).

Toutes les décisions du roman sont prises après avoir convoqué le Conseil, que ce soit en Espagne au sujet du mariage du roi avec Maudonette, sœur de *Cleriadus*:

Et fist venir ung jour le roy son grant conseil et leur demanda, se il se vouloit marier, se ilz le conseileroient que il prenist par mariage la fille du conte d'Esture. Tous ceulx du conseil lui dirent que il ne se pourroit pas guieres mieulx marier que là... (V, 8-13);

au pays de Galles pour discuter d'un autre mariage:

[le roi] manda tous ses chevaliers et barons ..., commence à parler à son conseil et leur dist en ceste maniere: «Beaulx seigneurs, *Cleriadus* ... m'a parlé du mariage de Cadore, ma fille, et de Palixés, son cousin, et je ne lui ay riens respondu jusques à ce que je aye eu voz bons conseilz et advis. Si vous prie, sur la feaulté que me devez, que, cy present, me en diez ce que bon vous en semblera». Toute la chevallerie qui estoit là respondirent: «Sire, nous vous

(26) Encore une fois, on ne peut qu'être frappé par la reprise des mêmes mots quelques pages plus loin, dans la bouche de l'ancien maire de Belle Ville la Dame accueillant *Cleriadus* de retour de la croisade: «Thomas... gouverne tout ainsi que il lui plaist. Et... il n'est demouré officier que le roy y ayt mis, ne monseigneur vostre pere, que messire Thomas ne ayt osté et y en a remis d'autres à sa volenté et moy mesmes ne suis je plus maire de ceste ville» (XXVI, 94-100).

(27) Cet organisme assume un rôle remarquable dans plusieurs mises en prose rédigées en milieu bourguignon; ainsi dans *La Manequine* de Jean Wauquelin, remaniement du roman de Philippe de Remi (vers 1240), c'est au Conseil des barons qu'est attribuée la responsabilité de l'inceste, ce qui permet de déculpabiliser dans une certaine mesure le roi de Hongrie. Je me permets de renvoyer à mon édition critique, Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 59.

(28) Deux passages sont emblématiques à mes yeux. Lorsque le Chevalier Lombard se rend à

Cleriadus et promet au roi Philippon la soumission du duc de Gênes, l'auteur s'en porte garant par ces mots: «Toutes ces choses le chevalier vaincu pouoit bien asseuer, car le duc de Jennes, son seigneur, se gouvernoit tout par lui et avoit le Chevalier Lombart tout le gouvernement du païs de Genne» (IV, 417-421). D'autre part, les ambassadeurs arrivés aux Asturies pour demander la main de Maudonette au nom du roi d'Espagne, remettent une missive à la comtesse: «La comtesse prent les lectres et les leut si voit qu'il n'y a que creance ... si dist aux ambaxadeurs: – Beaulx seigneurs, voz lectres contiennent creance. Vous la me direz, s'i vous plaist, et je ourré ce que vous vouldrez dire voutentiers» (V, 105-112). Le mot *creance* aurait sans doute mérité une entrée dans le Glossaire: il a le sens technique d'«accréditation; clause d'une lettre recommandant au destinataire de faire confiance pour le reste (les éléments confidentiels) au porteur de la lettre» (DMF 2010, avec de nombreux exemples, littéraires et documentaires).

remercions de l'onneur que vous nous faictes si vous conseillons tous, à une voix, que vous lui accordez sa demande...» (XV, 317-339);

à Chypre sous la menace de l'invasion par les Sarrasins:

Le roy tint son grant conseil avecques ses barons pour savoir que il avoit à ffaire. Les plus anciens et ceulx qui se congnoissoient mieulx en ce fait lui dirent: «Sire, puisque il vous plaist de nous faire cest honneur de nous appeller à vostre conseil, nous vous disons que il sera bon d'escripre à tous voz subjetz et vassaulx ...» Le roy creut le bon conseil que ses chevaliers lui donnerent et manda tantost ses secretaïres ausquelx il commanda à faire lectres à la plus grant partie de ses subgietz et en la maniere que son conseil lui avoit conseillé (XXI, 24-46).

Politique matrimoniale

Nul doute qu'une des préoccupations centrales du romancier concerne les mariages, non seulement princiers comme on le verra. On en parle tellement que, le moment venu de célébrer les noces, le lecteur est persuadé d'y avoir déjà assisté plusieurs fois; d'autre part, il est bien vrai que les préparatifs, ambassades, messages, et jusqu'aux détails relatifs à l'habillement, occupent toujours bien plus de pages que les cérémonies elles-mêmes.

Prenons d'abord le cas des deux cousins de Cleriadus, personnages secondaires si l'on veut, sorte de doubles du protagoniste avec qui ils partagent la plupart des aventures. Cleriadus projette leur mariage à la cour du roi de Galles déjà: «J'ay pensé en vostre mariage à tous deux. Quant est à vous, Amador, vous avrez en mariage la seur du roy d'Espagne et vous, Palixés, vous avrez ceste belle fille que vous avez naguères veue» (XV, 180-185)²⁹. Il en sera de nouveau question à la cour d'Angleterre, au moment même où, désespéré pour la mort présumée de Meliadice, Cleriadus décide de quitter ce pays: «Mes compagnons et parfaiz amis, ... je requerray [a mon pere] que le mariage se parface de vous, Palixés, et de Cadore et vous, Amador, vous avrez la seur au roy d'Espagne» (XXVI, 576-586). Et encore, en dressant la liste des invités à leur propre mariage, Cleriadus propose à Meliadice «la seur aussi du roy d'Espagne, car il avoit en pencee de faire le mariage de Amador et d'elle et aussi parferoit le mariage de Cadore, la fille du roy de Galles, et de Palixés» (XXXII, 327-331)³⁰. Au moment de la célébration, est même rappelé le contrat établi entre Amador et Donaïf: «furent les chartres ordonnees et commandees à faire, de par le roy, des seigneuries qu'il donna à sa seur» (XXXVIII, 438-440); proportionnellement, la cérémonie en est réduite à la part congrue: «Et là furent espousez Amador et Palixés et puis furent assis en chaires royaulx; aussi estoient les deux espousees» (466-468).

Cleriadus et Meliadice font eux aussi l'objet de projets divers, redoutés ou simplement envisagés. Ainsi, la jeune princesse peut craindre à un moment donné que son ami puisse «avoir à femme la seur du roy d'Espagne» (XVIII, 245-246), projet qui confirmerait l'alliance entre les deux familles³¹. De même, plusieurs fois sont évo-

(29) Cadore, la fille du roi de Galles justement, n'a à cette date «pas plus hault de sept ans» (XIII, 264), ce qui crée une invraisemblance de taille, d'autant plus que le mariage est censé être célébré un an plus tard seulement (chapitre XXXVIII); cependant, le décalage entre la chronologie interne et la longueur du roman rend sans aucun doute l'incohérence moins évidente.

(30) D'autres rappels au moment des fêtes pour

le mariage: XXXIV, 378-385, 433-482, 485-511.

(31) C'est cependant par le sourire que se termine le «badinage» (le terme est de G. Zink, p. 207, titre courant) entre les deux jeunes amoureux; Cleriadus réplique en effet: «Madamme, quant vous avrez espousé le roi de Behaigne, vous me direz, s'il vous plaist, quel il fait en mariage et lors je feray ce que il vous plaira à moy commander» (XVIII, 258-261). Comme Zink l'a souligné, l'auteur n'hé-

quées les demandes de mariage adressées à Meliadice; et justement Philippon sollicite le retour de sa fille, séjournant à la cour de France, parce que le moment est venu de «rendre responces» à trois ambassadeurs: «troys princes ... vous font demander en mariage ...: l'un c'est l'empereur d'Alemaigne, l'autre le roy de Nappelles et le tiers le roy de Behaigne» (XXVIII, 2633-38). Malgré les craintes de Cleriadus («il craingnoit que le roy ne fist hastivement le traictié de l'un des troys princes», 2674-2676), le moment venu Philippon pourra sans peine congédier les nobles messagers: «il donna congé aux troys ambaxadeurs, tant de l'empereur que des deux autres roys», «de moult riches dons» et «tant de courtoisie» suffisant pour s'en libérer (XXXI, 65-70).

Quant au mariage des protagonistes, j'ai eu l'occasion de souligner ailleurs comment il risque de passer quasiment inaperçu, noyé dans des pages et des pages consacrées aux préparatifs, au décor, aux invités, aux vêtements, aux dons³², l'intérêt de l'auteur allant tout entier aux réjouissances et aux aspects mondains de la célébration.

Une dernière observation sur les personnages secondaires, impliqués eux-aussi dans la politique matrimoniale menée par Cleriadus, persuadé que celle-ci permettra de souder ultérieurement les liens entre l'Angleterre et l'Irlande:

Cleriadus fist beaucoup de mariages de dames d'Angleterre, lesquelles estoient à marier, et des damoiselles aussi [et] des seigneurs d'Irlande, et n'oublia pas de marier les six pucelles de la damme de la Carriere [dame de la Joyeuse Maison] bien et honnorablement. Romaraine [nourrice de Meliadice] aussi il la maria à ung des grans contes d'Irlande ... Guillaume de Forrest [écuyer gallois] et Richart de Magence [écuyer écossais], il les maria aussi à deux contesses d'Irlande et tout ce faisoit Cleriadus pour avoir tousjours alliance entre ceulx d'Irlande et ceulx du royaume d'Angleterre (XLIII, 111-124, c'est moi qui souligne).

Si l'on s'en tient aux faits, à savoir à la liste des mariages favorisés par Cleriadus, on aurait là une énième confirmation du désir d'exhaustivité qui marque tant de récits de cette époque; nous ne pouvons cependant pas ignorer le commentaire introduit par le narrateur, prétendant rapporter les motivations du protagoniste et confirmant par là la portée politique du roman.

Des manuscrits aux imprimés: une première 'réception' de "Cleriadus"?

Reste maintenant à résoudre la question que nous avons posée en exergue à notre travail; il s'agira de vérifier dans quelle mesure le passage à l'imprimé a de fait infléchi la lecture du roman, en privilégiant le thème de l'amour aux dépens de la réflexion politique. Telle semblait être en effet la suggestion lancée par G. Zink lorsqu'il affirme qu'Antoine Vérard, premier éditeur de *Cleriadus*, condense le dernier tiers du récit (à partir de XXVIII, 2193) en quelques pages: seraient en effet concernés le retour des protagonistes en Angleterre, leur mariage et surtout l'établissement du pouvoir royal par Cleriadus et ses deux cousins.

Allons voir les choses de plus près. La principale innovation introduite par Vérard concerne l'organisation du texte, désormais divisé en 39 chapitres, précédés par des titres rubriqués éventuellement accompagnés d'enluminures³³. Il faut cependant

site pas à avoir recours à l'ironie et au comique de mots, la plaisanterie pouvant toucher tant les motifs chevaleresques que les sujets liés à l'amour: cf. l'édition, pp. LXIII-XLIV.

(32) S'il est mis en relief, par exemple dans le ms. de Turin, c'est grâce aux éléments extra-textuels:

encore une fois, iconographie et titres de chapitre (cf. *C'est d'armes et d'amours...*, cit., en particulier pp. 198-203).

(33) Il s'agit, on l'aura compris, d'une de ces éditions de luxe que Vérard destinait à des dédicataires illustres; un seul exemplaire en est conservé,

constater que cette division en chapitres s'arrête au f. 84r et que dans les vingt-quatre dernières pages (l'incunable compte 95 ff. au total) le texte ne présente aucune coupure, si ce n'est une sobre organisation en paragraphes dont le début est marqué par une lettrine; beaucoup moins aérée, dépourvue de points de repère visuels, la dernière partie du volume donne effectivement une impression de resserrement, d'accélération voire de précipitation vers la conclusion.

Vérard procède de fait à quelques coupures³⁴, résume quelques passages, dans le but – semble-t-il – de simplifier le récit, mais au fond n'altère pas vraiment son modèle... à de petits détails près, proches justement de notre sujet.

Par exemple, lorsque Philippon reçoit Cleriadus et sa fille à Londres, il déclare officiellement devant la cour réunie les mérites de celui-ci et lui offre

«... la chose ou monde que j'ayme le mieulx, c'est ma fille, que je donne à messire Cleriadus, se il lui plaist de la prandre... Et, dés cy et dés maintenant, je la vous octroye et donne *et tout mon royaume aussi avecques elle*» (XXXII, 128-133, c'est moi qui souligne);

ce qui devient dans l'incunable:

«Dés maintenant je vous vueil (vuiel) donner la chose en ce monde que j'ayme le mieulx, c'est ma fille, que vous aurez en mariage s'il la vous plaist a prendre» (f. 95v).

La disparition du «royaume» dans l'offre du roi n'est pas anodine, d'autant plus qu'elle est confirmée dans la scène suivante, consacrée aux fiançailles. Si le texte 'primitif' comprend le couronnement tant de Meliadice que de Cleriadus, Vérard y renonce au profit justement des aspects courtois; voici le passage supprimé:

Or est ainsi que, quant Cleriadus et Meliadice furent fiencez, le roy envoya querre la plus belle couronne de son tresor et, quant i l'eut, il la mist en la teste de Meliadice, en lui disant: «Ma fille, je vous donne ceste couronne et vous fois roynne de mon reaulme». Meliadice estoit à genoillz devant son pere, laquelle fut, à ceste heure, couronnee roynne et, en lui metant la couronne, le roy la baise et la fait lever de genoillz. Après va à Cleriadus, lequel estoit au plus près de Meliadice, si prent le roy Phelippon la couronne que il avoit en sa teste et dist à Cleriadus: «Mon filz, je vous ay donné ma fille si vous donne avecques elle ma couronne et mon royaulme et vous en fois hoir et seigneur devant tout mon peupple qui cy est». Quant Cleriadus entent cela, il dist au roy: «Monseigneur mon pere, cent mille mercyz vous rens de l'onneur que vous me faictes, mais, quant est de vostre reaulme que vous me vulez donner, pardonner moy, car pour riens ne le voudroie prandre, mais bien me doit suffire du riche don que vous me donner, sans voustre reaulme». Toutesfois, riens n'y valut escondire à Cleriadus, car le roy Phelippon

aujourd'hui à la PML de New York (ChL 1531). In-folio en vélin, rubriques non numérotées tracées à la main et à l'encre rouge, placées dans les marges de la page, à côté des enluminures (35 au total). Une division embryonnaire du texte était déjà présente dans les manuscrits B et C, antécédents de Vérard, mais les espaces blancs prévus pour accueillir les titres n'y ont pas été remplis. Cf. mes articles *Titres, enluminures, lettrines*, cit., pp. 100-101 et tableau pp. 112-113; ainsi que *Cleriadus et Meliadice: l'édition princeps d'Antoine Vérard*, cit.

(34) Dans le seul chapitre XXVIII, sont concernées des descriptions: les «dragouers», à savoir les 'drageoirs', du roi et de la reine de France (2204-2208); la selle de la «haquenee» de la reine (2295-2298); son cortège (2329-2332); la place des invités à table (2438-2457) et ainsi de suite; des dialogues:

les propos sur le chemin vers Vincennes (2349-2428); ou encore des passages peu significatifs: les préparatifs pour le départ (2273-2279 et 2466-2478); le trajet de Vincennes à Paris (2605-2612). Plus intéressante, la suppression de détails liés à la mode vestimentaire (couvrechefs: 2343-2344) ou la musique et le chant (2574-2576 et 2582-2584), deux aspects qui revêtent une importance exceptionnelle dans le roman. Richissime en détails sur l'habillement, tant masculin que féminin, *Cleriadus* fournit une documentation précieuse pour reconstituer l'histoire du costume: cet aspect, qui n'avait pas échappé à G. Zink (cf. le glossaire de l'édition et le compte rendu de Gilles Roques dans «Revue de Linguistique Romane», XLIX, 1985, p. 247), mériterait bien une étude approfondie.

luy pria tant et requist, par ses sonmacions et requestes moult raisonnables, que il failloit que il obeist à la volenté du roy et du tout se soubmist à ce que le roy voudroit faire de lui et ordonner. Adonc le roy print sa couronne de dessus sa teste et la mist desus celle de Cleriadus, en lui disant tout hault, devant le peuple qui y estoit: «Vecy Cleriadus à qui je donne mon reaulme et l'en fois hoir et si le conferme encores de ma couronne que je lui meictz sur sa teste. Si me veillés, dire, tous, petis et grans, se ainsi vous plaist». Adonc tous leverent les mains et disrent tous ensemble: «Roy Phelippon, l'ordonnance qu'avez faicte bien nous plaist et ne pourriez mieulx faire que vous avez fait ne au prouffit et honneur de vous ne de vostre reaulme». Et à ceste heure là, fut couronné le roy Cleriadus roy d'Angleterre... (XXXII, 185-232)³⁵.

Vérard intervient aussi dans les derniers chapitres, consacrés, comme nous l'avons vu, à l'établissement de Palixés et d'Amador dans leurs royaumes respectifs; non seulement les deux chapitres concernés (XLI et XLII) sont sensiblement écourtés, mais Meliadice n'accompagne plus Cleriadus dans ce voyage. Il ne s'agit pas d'un oubli, puisque Vérard justifie explicitement son absence, comme si ces affaires de pouvoir ne concernaient que les hommes; ainsi, au moment du départ,

le roy Cleriadus et ses compaignons monterent à cheval après qu'il eurent prins congïé du roy Phelippon et de toute sa court, et especiallement de Meliadice, *laquelle il laissoit pour ung pou de temps à grant regret, mais il lui convenoit aler prendre la possession de son royaume*, et aussi ses deux cousins pareillement lesquelz emme<ne>rent leurs femmes aveques eulx. (f. 97r, c'est moi qui souligne)³⁶

Par la suite, si la confusion entre les deux royaumes de Castille et de Grenade, intervertis par Vérard, demeure sans conséquence, il est plus intéressant de remarquer la réduction des intronisations des deux cousins à leurs éléments essentiels:

[Cleriadus, Amador et Palixés] vindrent au royaume de Castile que on appelloit pour le temps Baragonde et rencontrèrent les trois estas du pays qui les receurent a grant honneur et a grant joye, et firent mener le roy Amador et sa femme par tout le royaume a grant honneur et a grant joye. Puis prindrent congïé... [Cleriadus et Palixés] arriverent en une ville du royaume de Grenade que pour lors on appelloit Gaudelisse et la se logerent et y trouverent grant foison de seigneurs du pays, et y estoit aussi le seigneur que le roy Palixés avoit establi a estre son lieutenant en son royaume. Si vindrent faire tous ensemble la reverence au roy Palixés ... Le lendemain partirent et chevaucherent jusques a la maïstresse ville du royaume de Grenade que on appelloit Valence, ou il trouverent le roy ancien qui les festoia ... (f. 97r).

Disparaissent non seulement les allusions au grand âge des deux rois, mais aussi leur renoncement au monde, l'un comme Chartreux, l'autre comme Célestin³⁷.

Vérard se montre plus intéressé au destin du protagoniste, et son voyage en Irlande est dans l'ensemble conservé fidèlement, là encore à quelques détails près³⁸: sont en effet supprimés tous les mariages voulus par Cleriadus (XLIII, 111-124)³⁹, l'installation d'officiers (136-145) et surtout d'un «lieutenant» en la personne d'un duc d'Irlande, qui assurera la régence (156-160).

(35) Cf. l'incunable, f. 95v; Vérard ne conserve que cette dernière réplique des présents, puis supprime tout le reste du chapitre XXXII: fête à la cour, grand souper, préparatifs pour le mariage.

(36) Voir en revanche le passage original, qui remarque une fois de plus la nécessité d'assurer une régence en l'absence du souverain légitime: «Cleriadus print congïé du roy Phelippon, aussi fist Meliadice, Amador et Palixés et leurs deux femmes et pria Cleriadus au roy Phelippon que il voulsist

garder le royaume jusques à son retour, lequel seroit bref, au plaisir de Nostre Seigneur. Le roy Phelippon respondit que il le feroit volentiers» (XLI, 26-33, c'est moi qui souligne).

(37) Voir plus haut, et les chapitres XLI-XLII du roman.

(38) F. 97v.

(39) Vérard ignore aussi le mariage de Bon Vouloir, valet de Meliadice (XLIV, 171-173).

Conclusion

Souverain éclairé entouré de sages conseillers, capable d'assurer avant tout la paix, la justice et l'unité de son pays, le roi idéal de *Cleriadus* est responsable du bonheur (ou du malheur) de ses sujets; c'est pourquoi, lorsque l'âge le lui impose, non seulement il accepte, mais il recherche une retraite paisible après s'être assuré le secours d'un remplaçant voire d'un héritier par alliance. Le didactisme qui marque tant de romans de la fin du Moyen Âge – et qui en justifie la composition et la lecture sur le plan moral – est un aspect essentiel de notre roman, qui offre un tableau idéalisé de l'exercice du pouvoir. En dehors de tout conflit, le héros se réalise entièrement et en même temps en tant que chevalier, amant et époux, souverain; évidemment, l'auteur croit profondément en l'heureuse conjonction entre dimension personnelle et politique et crée un monde idéal où l'exercice du pouvoir se conjugue sans conflit avec la réalisation de l'amour et le mariage.

Qu'en est-il quelque cinquante ans après? Sans trop généraliser et surtout sans vouloir exagérer la portée des interventions d'Antoine Vérard, il est cependant clair que dans 'son' *Cleriadus* certaines questions politiques passent à l'arrière-plan, alors que l'amour s'affirme, dès l'ouverture du livre, comme le sujet et l'enjeu capital de la narration⁴⁰.

MARIA COLOMBO TIMELLI

Torino, Biblioteca Nazionale Universitaria, L. II. 2, f. 83r.

Ministero per i Beni e le Attività Culturali, Biblioteca Nazionale Universitaria di Torino.

Divieto di riproduzione.

(40) Cet aspect sera encore accentué dans les éditions successives, qui s'ouvrent par des bois gra-

vés, tous différents, mais tous mettant en scène le couple des protagonistes, l'un face à l'autre.